LOUIS-JOSEPH DOUCET

DE L'ECOLE LITTÉRAIRE DE MONTRÉAL.

LA

CHANSON DU PASSANT

POÉSIES CANADIENNES

Je meurs de soif auprès de la fontaine.
MAISTRE FRANÇOIS VILLON.



MONTREAL

LIBRAIRIE NATIONALE
HEBERT, FERLAND & CIE.,
22, RUE NOTRE-DAME EST.

J.-G. YON,
ÉDITEUR
266, RUE STE-CATHERINE EST.

1908

A ma femme Yvonne et
à ma fille Laurette-Isabelle
je dédie ce livre.

Aux Lecteurs

M. Doucet, soucieux de trouver un joli titre à son livre, a-t-il, comme beaucoup de poètes, des jours et des semaines, tourmenté l'âme des mots français? Je l'ignore. Il me semble, au contraire, que ce titre, *Chanson du Passant*, lui soit venu d'aventure, au fil du rêve. Je crois le voir feuilletant ces pages sincères et se disant à lui-même, éclairé par sa conscience de poète : Ces rimes, ces sonnets, ces ballades, n'est-ce pas comme la chanson du passant? . . . Et maistre Villon, son cher François Villon, dont le rythme l'obsède, Villon qui, tel un bon génie, toujours l'accompagne, lui a, sans doute, chuchoté à l'oreille : Oui, poète, poète mon ami, c'est "*La Chanson du Passant*".

"*Chanson du Passant*", j'aime à le dire, est un titre vrai. Si ces trois mots vous parlent de chanson, ils ne mentent pas : dès les premiers feuillets vous avez l'impression d'ouïr des paroles chantées et votre âme écoute :

> Mes dits ne sont, hélas ! que des fagots de grève
> Qui brûleront un soir pour quelque nautonnier,
> Mais qu'importe ! du moins la cendre de mon rêve
> Ne sera pas entière enfouie au gravier.

Oui, c'est une chanson mélancolique et fière, et, s'il y a entre vous et le poète affinité d'âme, comme un frère, vous le suivrez où le mène sa fantaisie, loin du mensonge des villes, vers les grèves, au sein des bois et des monts sauvages. "Songeurs des choses infinies" vous connaîtrez la gloire des "matins clairs", l'adieu des couchants pourprés; comme lui, le cœur plein des

mots qu'il chante, vous parlerez aux montagnes, vous serez émus de ce qu'il dit aux "grands pins de chez nous," et, bercés par le rythme de sa pensée généreuse, vous serez surpris de vous sentir de la sympathie pour les "frênes des ravins", qui semblent "repoussés du monde et résignés."

L'auteur de "*La Chanson du Passant*" se révèle un grand ami de la nature, et cela vous semblera tout naturel, puisqu'il est né à Lanoraie, voisin des champs de blé et des eaux chantantes. Tout jeune il a vu le roi des fleuves, le Saint-Laurent, éclairer de son immensité bleue la perspective des campagnes. Dans ses yeux est restée, svelte et claire, l'image du clocher dont la flèche domine le décor de la terre natale. Ecoutez sa chanson, elle vous dira comment il est né poète, tant son enfance, comme une lumière, se répand dans ses poèmes. Ah ! comme il s'émeut à rappeler les jours où son cœur était neuf, où tant de marguerites et de renoncules se voyaient comme une dentelle jaune et blanche le long des routes ! Jours rêvés où des corneilles bavardes jetaient leur appel dans les pins sombres, où grand'mère lui contait des légendes !

Toute cette poésie d'hier, dans sa douceur de chose lointaine, aujourd'hui lui revient. Se souvenir, pour M. DOUCET, quelle volupté ! Se souvenir, lorsque l'ennui des villes fatigue sa pensée, évoquer le long des rues bruyantes le calme des aubes et des soirs d'antan, c'est se tourner vers les jours paisibles dont il est sorti, se réfugier dans le passé qui fut son cher matin.

M. DOUCET, dans sa "*Chanson du Passant*" nous montre bien qu'il ne doit pas aux livres d'être poète. Avant d'apprendre à lire, à l'âge même où, comme il le dit dans l'intimité, ne pas savoir lire lui semblait beau, il reçut de la nature seule le don de poésie. L'art des poètes était encore lointain pour M. DOUCET que depuis longtemps "les sapins d'Autray" et les clairs de lune peuplaient ses rêveries.

Resté songeur d'avoir été mousse alerte, comme il le chante,

Sur un beau bateau blanc de voile empanaché,

d'avoir, dans les crépuscules, laissé son rêve, avec la cime des pinières, "monter jusqu'à la lune," il a pu connaître plus tard

Lamartine, Hugo, Musset, et, surtout, rire avec son bon Villon, sans être tenté d'imiter les maîtres. Indépendant, le cœur rempli de la religion du souvenir, il a trouvé plus doux et plus vrai de vivre sa vie pensive plutôt que celle des beaux livres. Et c'est bonheur et gloire pour M. DOUCET d'avoir suivi si docilement sa fantaisie, car, véritable poète, il s'est mis tout entier dans ses vers. Sans effort, dédaigneux des règles et des clichés, il a fait maintes trouvailles et, dans son style poétique, fixé la couleur et l'âme fugace d'admirables choses.

Dès son premier livre de vers M. LOUIS-JOSEPH DOUCET, qui est un membre distingué de l'Ecole littéraire de Montréal, se révèle un des meilleurs poètes de chez nous. "*La Chanson du Passant*" est une page d'art franchement originale ajoutée à la jeune littérature canadienne. La critique, j'en suis certain, s'empressera de reconnaître le haut mérite de M. DOUCET, et tous ceux qui dans notre Laurentie liront "*la Chanson du Passant*" seront fiers de dire au poète dans leur cœur canadien : Va, Passant de chez nous, continue ta chanson. Comme un semeur son blé, sème ton rêve dans la terre des Laurentides. Il nous est doux de te savoir poète, de t'honorer de notre émotion, Passant qui vas chantant et seras dans les jours prochains la gloire de notre pays.

ALBERT FERLAND,

de l'Ecole littéraire de Montréal.

Montréal, le 24 juin 1908.

PREFACE

Mes dits ne sont, hélas ! que des fagots de grève
Qui brûleront un soir pour quelque nautonnier ;
Mais qu'importe ! du moins la cendre de mon rève
Ne sera pas entière enfouie au gravier.

Qu'importe que l'on soit dans l'ombre et la poussière,
Que nous vivions de fièvre et maigres loqueteux ?
Mes loques sont à moi comme aux grands la lumière,
Je vais sous ma guenille et n'en suis point honteux.

Si le guignon partout charge notre carrière,
Notre sincérité peut nous venger un jour :
Si les fardeaux sont lourds l'âme est ardente et fière,
Avec tout son espoir, avec tout son amour....

Contentons-nous de peu, mon âme, sur la terre,
Car la terre qu'on raille, hélas ! attire à soi !
O monde, si j'ai ri de ta vaine poussière,
Ce fut en me sentant de vil prix, comme toi !

LES LAURENTIDES

[illegible]

LÉGENDE DES [illegible]

Quand le ciel printanier vous charge de son rêve
Et du bandeau vermeil de ses azurs bénis ;
Dans l'heure qui s'en va, quand la brise s'élève,
Mêlant aux bourgeons verts l'espérance des nids ;

Sous les secrets échos de vos gouffres sauvages,
Quand notre vieux soleil, de ses rayonnements,
Vient essuyer vos fronts que battent les orages
Et les hivers neigeux tombés des firmaments ;

Solitaire songeur des choses infinies,
Enthousiaste amant de vos solennités,
Je contemple, éperdu, vos vastes harmonies
S'élevant vers le jour, sur les immensités.

La prime aube qui naît vous verse sa lumière ;
Vous recevez l'adieu des ultimes couchants ;
De maints siècles défunts vous portez la poussière,
Et votre dos houleux connaît les vents méchants.

Horizon de granit, montagnes triomphales,
Quelle force inconnue a pu vous soulever ?
Quel ouvrier de titan, quelles mains infernales
Vous sculptèrent ainsi pour nous faire rêver ?

Seriez-vous les récifs des reflux du déluge,
Ou les phares sacrés de dieux aventuriers ?
Fûtes-vous le charnier, fûtes-vous le refuge
Ou les retranchements de monstrueux guerriers ?

Seriez-vous le sourcil de notre monde aveugle
Dont la grande sueur s'écoule dans les mers ?
Vos ruisseaux sont des pleurs, et l'océan qui meugle
A-t-il jeté sur vous ses délires amers ?

Peut-être cachez-vous quelque antique mémoire
Au sarcophage d'or d'une divinité ;
Peut-être cachez-vous l'écrin de tant de gloire,
Qu'il en reste si peu pour notre humanité ?

Peut-être indiquez-vous d'éternelles défaites,
D'autres temps abolis avec leurs soleils morts :
O monts ! seriez-vous nés du combat des planètes
Quand les cieux dans notre ombre ont plongé leurs
[accords ?

Je ne suis pas le gueux qui sonde l'insondable,
Et mon esprit borné s'arrête devant vous :
Si la mer a chanté, plaintive et lamentable,
Portez ses voix là-haut et pour elle et pour nous !

Et pour elle qui pleure et pour elle qui chante
Et tous nos chants de fête et tous nos chants en pleurs !
Pour les hommes ingrats et pour l'onde méchante,
Soutenez vers les cieux des ailes et des fleurs !

LES GRANDS PINS DE CHEZ-NOUS

À COLETTE

Au déclin d'une côte indécise et sableuse,
Regardant le clocher qui touche au même azur,
Ils sont là les grands pins, dont la cime houleuse
Évoque je ne sais quel passé de ciel pur !

Et leurs larges soupirs dans les saisons qui passent,
En espoirs infinis sous le vent qui s'aigrit,
S'envolent des printemps aux hivers qui les glacent,
Comme s'ils s'exhalaient d'un cœur endolori.

Lorsque j'étais enfant, sur leur dépouille brune
Souvent j'ai promené mes rires et mes jeux ;
Et mon rêve avec eux montait jusqu'à la lune,
Quand le soir descendait sur leur dôme brumeux.

Et de très vieux corbeaux y scandaient leurs complaintes
Sur des tons nasillards, dans leur vol inégal ;
Et les moissons, autour, parmi les brises saintes,
Semblaient fuir en tous sens, sur le sillon natal.

La libellule bleue, au fil d'or de la vierge
Se balançait ainsi qu'un brin de ciel tombé :
Au soir, le feu follet y brillait comme un cierge
Éclairant le sommeil de leur dôme courbé.

L'hiver, songeurs émus d'ombre et de verte sève,
Paisibles protecteurs des nids abandonnés,
Ils prodiguent encor la bonté de leur rêve
A la fougère enclose en d'anciens jours fanés.

Et je songe toujours, dans mes courses lointaines
Vers le passé muet des séjours abrégés,
A ceux qui jamais plus ne verront ce domaine,
Aux bons amis d'antan par la mort ravagés.

Quand grand'mère vivait, me contant son jeune âge,
Près d'elle je m'enquis de quel âge ils étaient :
Elle me répondit : "Y avait point d' village
Lorsque j'étais petite et ces pins existaient."

De pieux souvenirs au fond de ma pensée
S'abîment tendrement des ivresses d'alors :
J'entrevois au bosquet ma jeunesse effacée,
Fugitive déjà sous des sourires morts.

Ils sont déjà passés les jours où, mousse alerte,
Sur un beau bateau blanc de voile empanaché,
Je regardais de loin leur silhouette verte,
Se dessinant au ciel auprès du vieux clocher :

Et, le cœur allégé de quelque ennui morose,
Je naviguais toujours, sentant mon cœur ému ;
J'emportais cette image au fond d'une aube rose
Et l'écho familier d'un passé revenu.

Un invincible nœud tient les choses aux choses
Qui ne savent périr sans un adieu secret ;
Car j'ai vu l'occident, en mille apothéoses,
Apporter sur leur front le calme du regret.

Je les ai contemplés sous la lune qui veille,
Sous les étoiles d'or, sur l'or de la moisson ;
Solitaires rêveurs dans l'oubli qui sommeille,
Merci pour vos rameaux en croix sur l'horizon !

Merci pour votre ombrage et merci pour vos mousses
Qui tombent à vos pieds, riches, superbement ;
Merci pour tant de nids chus sur vos branches douces
Et dormant dans les soirs sous le grand firmament !

Merci pour vos repos sur la grande fatigue
Et pour la bonne paix donnée aux cœurs battus ;
Merci pour l'espérance au pauvre qui navigue,
Merci pour les corbeaux, hélas ! qui se sont tus !

———

LES FRÊNES

À MADELEINE

Tristes et las des soirs pleins de rafales blanches,
Sur la terre boueuse où jadis ils sont nés,
Ils tendent vers le ciel leurs suppliantes branches
Comme des bras de vieux tremblants et décharnés.

O frênes des ravins, soucieux solitaires,
Vous semblez repoussés du monde et, résignés,
Vous êtes un symbole au clair des lunes claires,
Et comme nous, au temps mauvais, vous vous plaignez !

Et nul ne songe à vous que la flamme qui ronge
Vos mornes troncs rugueux qui brûlent au foyer,
Et nul ne songe à vous que le hibou qui plonge
Dans votre solitude un regard effrayé.

Mais quand l'affreux éclair déchirant le nuage
Dévoile votre cime à l'œil ouvert des cieux,
Touchés de votre exil que tourmente l'orage
Des dieux versent sur vous leurs pleurs pour d'autres [dieux.

Et tandis que l'on rêve aux éternités roses,
Tandis que nous fuyons sur nos chemins, hâtifs,
Vous vous enracinez au tremblement des choses
Qui passent dans vos nuits avec les vents plaintifs !

AU SOLEIL DE JUIN

(DE MA FENÊTRE)

C'est pour t'aimer, soleil, et vivre ta lumière,
[illegible] ainsi t'accueille à l'horizon.

ALBERT FERLAND

Sur la plage qui se redore,
Du vieux quai jusques au lavoir,
L'Orient verse un peu d'aurore,
Un coin de ciel, un brin d'espoir.

Et j'écoute le vent qui chante,
Sur la pénombre, sa chanson :
Svelte chanson presque touchante
Comme une voix en oraison.

Là-bas, au lointain, je distingue,
Sous un nuage vague et mat,
La voilure sur la bastingue
D'un petit navire à haut mât.

Le grand jour luit, scintille et monte :
Très rouge, voici le soleil
Sortant du rêve avec sa prompte
Et vaste gloire du réveil.

Comme il est beau dans sa lumière,
Ce grand roi des créations,
Promenant sur notre misère
La volupté de ses rayons !

Il verse au monde son mystère
Et tous ses feux réparateurs,
Eclairant, enivrant la terre
Du vertige de ses splendeurs !

Ainsi que l'âme mendiante
D'anciens captifs au haut des tours,
Vers lui la cime suppliante
Des grands bois s'élève toujours.

Notre globe sort de son somme
En te saluant, maître et roi,
Et l'inquiet regard de l'homme,
Soleil, s'enorgueillit de toi !

Soleil ! soleil qui tout enchantes,
L'homme, les arbres, les oiseaux,
Sans toi les mers sont plus méchantes,
Si noires, sans toi, sont les eaux.

Remis d'épuisantes fatigues,
Le laboureur gagne son champ ;
Les labours en sueurs prodigues
L'y tiennent de l'aube au couchant.

Mais, cher soleil, quand, sous la herse,
Le semeur sème à large main,
Tu fais germer après l'averse,
Et tes rayons lui font du pain :

Du pain pour les pauvres familles
Qui peinent à tant de revers ;
Du pain pour les fils et les filles
Des hôtes de cet univers ;

Du pain aux affamés farouches,
Aux veuves en deuil, aux passants ;
Du bon pain pour toutes les bouches :
Pour les faibles et les puissants !

Tu mûris le blé des colombes ;
Tu ver[illegible]s prés au troupeau ;
Tu sèmes les fleurs sur les tombes ;
Soleil, que ton devoir est beau !

Je t'aime, image de la gloire,
Toi, grande puissance des cieux ;
Car en toi tout être peut boire
La vie et l'ivresse des dieux.

ÉLÉGIE

VEILLE D'HERMITE

À FRANÇOISE

L'ombre des ormes, des sapins,
Se paillette de brins de lune :
On dirait des mots argentins
Ecrits sur la dépouille brune.

Rêveuse d'un reflet de jour,
La source sommeille en son urne,
Et la fougère, tout autour,
Epand son doux regret nocturne.

Un vent soudain peut la brouiller
Comme une âme, la source claire,
Elle que l'on voit sourciller
En proie au cristalin mystère.

Tous les sapins sont endormis
Au fond de la nuit souveraine,
Et, branche à branche, en vrais amis,
Dans un rêve ils ont fui leur peine :

Ont fui leur peine d'être vains,
Malgré leur divine verdure :
Voilà pourquoi sur les ravins
Ils penchent leur front sans murmure.

Au lointain l'horizon sans voix
Meurt au secret de la savane ;
Sur les ormes, les prés, les toits,
Veille, en clignant, la tramontane.

Vague espérance, ciel fuyant
Longue nuit de l'automne morne,
Nuée en frange s'appuyant
Sur les décors d'ombres sans borne....

La savane n'a plus d'échos ;
La nuit [illegible] dentelle ;
La terre est un [illegible]
Tout dort, l'homme, le ver et l'aile ;

Mais mon [illegible] agités,
Rêvant [illegible] muette ;
Mon [illegible] inquiets
Pour remercier le Dieu poète.

Mon Dieu, vous êtes bien puissant,
Vous qui [illegible]
Vous qui semez pour le passant
Les blés d'or à pleines campagnes ;

Et c'est vous qui comptez tout bas
Les faibles mérites de l'homme ;
Mais l'homme hélas ! lui ne sait pas
Tout ce qu'il dit quand il vous nomme.

O feuilles mortes qui passez,
Votre destinée est la nôtre :
Nous serons tous bientôt glacés :
Vous en ce jour, nous dans un autre !

Mais lorsque l'hermite isolé
Dormira dans son coin de terre,
C'est vous qui l'aurez consolé
En frémissant sur sa poussière.

Et les veilles, les vents, l'oubli,
Avec les ombres de novembre
Passeront sur l'enseveli
Chû dans sa souterraine chambre ;

Et tous ses rêves dans le temps,
Hélas ! de plus en plus informes,
Suivront vos dépouilles d'antan
Par les sapins, les prés, les ormes !

A LA LUNE

Ah ! tu me regardes encore,
Vieille face jaune des nuits !
Et de ta corniche redore,
Froidement mes rêveurs ennuis !

Toi qui fus jadis mon amante,
Au temps des amours superflus,
Tu demeures la plus constante
Parmi les âmes qui m'ont plu.

Avec ces âmes exilées
Tu t'en vas, errante toujours,
Sur quelque nue échevelée
A qui tu redis tes amours.

Tous les soirs, d'un coin de ma chambre,
Je te souris quand tu parais,
Vieille tête de cuivre et d'ambre,
Vieille qui ne vieillis jamais.

Tu vas de mansarde en mansarde,
Semant tes placides rayons,
Partout enfin où tu regardes,
Sur la soierie et les haillons.

Ne serais-tu pas le symbole
Du mystère de nos regrets ?
Tu tais et n'as point de parole,
Tu vois et gardes tes secrets.

De tes [illegible] altitudes
Vers qui [illegible] voix [illegible]
N'entends-tu pas les [illegible] préludes
De nos [illegible] de [illegible]

De nos espoirs vers cette voûte
Où tu [illegible]
De nos [illegible]
Qui [illegible] ?

[illegible]
A quelque [illegible] pardon ;
Lorsque [illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

L'HORIZON

Horizon de nos nuits profondes
Grand horizon des jours [illegible]
Beaux horizons [illegible]
Vous êtes [illegible] encore [illegible]

[illegible]

[illegible] regarde
[illegible]

[illegible]

[illegible]

Avec l'espérance et les rêves,
Avec l'aube et la fin des jours,
Et, sur les bois, les monts, les grèves,
Cher horizon, tu fuis toujours.

Je périrai dans ta poussière,
Nature, en chantant tes beautés,
Vers l'horizon, vers la lumière,
Cet espoir des éternités....

Il est un horizon en flamme
Sur les plages de nos destins ;
Allons, partons, ô ma pauvre âme,
C'est l'horizo[illegible] lairs matins !

A LA MUSE DES SOIRS

Je dépose à tes pieds, ô muse hospitalière,
Ces modestes sonnets à mes veilles volés ;
Daigne abaisser sur eux ta fervente paupière
De ton chevet de gloire aux azurs constellés !

Que le vent qui s'élève à ta demeure altière,
T'apporte un chant d'amour en ses échos voilés ;
Qu'un peu de ma pauvre âme atteigne ta clairière,
Ta clarière de ciel dont tu portes les clés !

Malgré les jours obscurs où mon être s'abuse,
Je persiste quand même à t'appeler, ô muse,
Comme fait, pour sa mère, un tout petit enfant !

Car si la vie est brève et pleine de misère,
L'art divin nous console avec son grand mystère,
Où s'abrite mon cœur par l'espoir triomphant.

JE CHANTERAI POUR TOI

[illegible] et tu verse des pleurs !
MALFILATRE

Je chanterai pour toi [illegible] pétale
[illegible] vainqueurs.
La montagne qui [illegible] aux horizons [illegible]
Et [illegible]

Je chan[illegible] virginale
De tous [illegible] songeurs,
Et la terre et [illegible]
Des sourires [illegible] malheurs.

Je chanterai [illegible] amour aux [illegible] mystères,
Je chanterai le monde aux [illegible]
Qui [illegible] de chimères

Et [illegible] ués
Qui [illegible]
Je [illegible] dans son orage !

AU BORD DES GRÈVES

L'âme des choses pleure à travers le grand vent,
Et la lame effarée en écumant se brise
Sur les galets polis et le varech mouvant,
Le long des sables d'or, vers l'immensité grise.

C'est la mer. Solennelle et terrible souvent.
Sur son chaos sans fond, de crépuscule éprise,
Elle berce l'adieu du grand soleil rêvant
Par les glauques roulis où son disque s'irise.

Puis le soir vient, se penche et, plein de majesté,
Parmi la plainte rauque et les flots en délire,
Couvre de deuil amer l'universelle lyre....

Et notre âme se plaît au gouffre tourmenté,
Un souffle ardent la pousse aux tortures des grèves
Pour y sourire en pleurs et souffrir de ses rêves !

HEURES RUSTIQUES

J'ai promené mes pas sur les sommets splendides,
Lorsque la pourpre et l'or par les lacs et les bois,
Dans les calmes couchants des hautes Laurentides
Répandaient leur orgie et leur gloire à la fois.

Au lointain bleu, j'ai vu passer des cerfs rapides
Couchant leurs bois mêlés dans leur fuite aux abois ;
Au bout des pins pointus et du vertige avides
Les noirs corbeaux scandaient leurs gutturales voix !

Et, petit à petit, s'élargit le mystère
Dans la mort du soleil abandonnant la terre,
Après son agonie et son dernier décor....

Soirs qui repasserez sur les âmes du monde,
Donnez-moi le salut de votre paix profonde,
De l'auguste agonie et de l'auguste mort !

LES BRUITS DU SOIR

C'est le joli mois d'août. Les seigles pleins de voix
Chuchotent tendrement au soir des ritournelles,
Et les arbres rêveurs tendent leurs bras en croix
Au souffle musical des brises éternelles.

A l'ombre des sapins, presqu'île du grand bois
Où des oiseaux de nuit voguent à tire-d'ailes,
Une source se plaint, claire comme autrefois,
Au calme reposant des heures solennelles.

Les cieux sont recueillis. Un rosaire d'Ave
S'égraine lentement au pied des mausolées
Pour l'immortelle paix des âmes exilées.

Et sur l'immensité par le vent soulevé
Un "Salvete flores" sème ses harmonies :
C'est l'oraison du soir des choses infinies !

LES SAPINS D'AUTRAY [1]

La nuit, quand j'ai passé sous ton ombre funèbre,
Bosquet mystérieux, frange des horizons,
Mon âme interrogea ton épaisse ténèbre,
Et la brise nocturne emmêla tes frissons.

La source qu'à tes pieds un clair de lune zèbre,
A travers le sainfoin, la mousse et les cressons,
D'une antienne intime avec douceur célèbre
La volupté des nuits des plus belles saisons....

Sapins enracinés à la terre où nous sommes,
Vous rêvez dans la vie ainsi que font les hommes
En élevant aux cieux vos sommets attristés.

Mais je sais que l'ennui qui trouble nos chimères
Vous fait des jours cruels et des veilles amères,
Attisant le regret de vos jeunes étés !

PETITE LETTRE

Je rêve d'une mer éclatante et sublime
Que sonde le regard de la divinité ;
Je rêve d'un voilier aux mâts blancs dont la cime
Nous indique l'azur sous son immensité.

Je rêve d'une plage inconnue et lointaine
Où flottent le silence et le repos des temps,
Où l'ombre des bosquets aux fuites de la plaine
A le charme endormeur des éternels printemps.

Je rêve à l'infini tout empourpré de gloire,
Je rêve d'une gloire écrite en l'infini ;
Je rêve d'un soleil, du soleil de victoire
Planant sur le repos sacré du temps béni.

Je rêve d'un sourire éternel et sincère,
Plein du reflet doré des doux rayons de mai :
Je rêve des bonheurs et des biens d'une sphère
Que savent les esprits dans leur envol charmé.

Je songe aux disparus, je songe à l'âme morte
Dont la blanche poussière, aux vagues des destins,
Tourne éternellement sous le vent qui transporte
Notre ombre à l'espérance et nos soirs aux matins ;

Mais dans l'enchantement de ces nimbes de flammes,
Sur les horizons bleus touchant au paradis,
Mon cœur voulut placer votre image, madame,
Qu'encadreront de beaux "je vous aime" inédits !

———

LA FLEUR FANÉE

Petite fleur fanée au jour trop tôt fini,
Tu n'as plus dans tes plis qu'un parfum pour toi-même ;
Ta vie, hélas ! a fui, ton éclat est terni,
Le ciel n'est plus pour toi, ni l'abeille qui t'aime.

Et moi je t'aime aussi : j'aime te voir toujours
Où sa main te plaça ; car au feuillet du livre
Qui dissipe l'ennui de mes tendres amours,
Son sourire, par toi, semble encore survivre.

Que de fois depuis lors, en me sentant vieillir,
Ai-je les soirs rêvé de cette tête chère?
Ah ! je te baise, ô fleur qu'elle a voulu cueillir,
En songeant qu'elle dort sous quatre pieds de terre !

Pauvre âme passagère et rose d'un matin,
Vous avez peu connu les histoires du monde....
L'une n'avait souri qu'à son cœur enfantin
Et l'autre salué qu'une aurore inféconde !

SON NOM

[illegible]

Je redirai son nom à la vague mourante
Sous le soir étoilé, vers l'horizon sans fin
Je redirai son nom à la brise odorante,
Aux frissons inconstants de quelque écho divin

Et je le graverai dans l'écorce du chêne
Qui verse à l'aventure une ombre de velours
Afin que le passant [illegible] de la plaine
[illegible] l'épelle avec un peu d'amour

Aux plaines [illegible] dans l'air [illegible]
Dans les [illegible] les [illegible] de feu
Sous le mystère doux [illegible] qui scintille,
Je redirai son nom aux flots verts, au ciel bleu

Je redirai son nom dans mon cœur, dans mon âme
Dans le [illegible]
Des [illegible] sur la plage aux reflets [illegible] de flamme
Que peuplent [illegible] par les [illegible] printaniers

Dans la nuit qui sommeille et dans le vent qui pleure
Sur la gamme [illegible]
Vers l'[illegible] à l'heure,
Son nom je le dirai, toujours je le dirai !

Et quand je l'aurai dit sous l'ombrage des trembles,
Sur le gazon [illegible] ruisseaux,
Parmi [illegible] qui tremblent
Comme [illegible] de nos petits oiseaux.

Lorsque tout [illegible] sur la [illegible] tombe
Quand [illegible]
Et [illegible]
Mon cœur [illegible]

Et le [illegible] qui naît [illegible]
Gardant les sons [illegible]
De [illegible] ma pensée
Par un chaste [illegible] de tour et d'[illegible]

CHOSES D'AUTOMNE

Tourmenté d'un regret, celui d'être éphémère,
Le vert des arbres meurt d'une seule saison ;
Sur lui la brise pleure en soufflant vers la terre
L'automnal "requiem" de la défeuillaison.

Et les choses partout s'imprègnent de souffrance,
Sous la vaine tristesse et des soirs et du vent ;
Le ciel s'est recouvert d'ombre sans espérance,
Il semble s'attrister comme un pauvre vivant.

Les brises de l'automne, au dépouillement morne
De la nature, ont fui comme une âme aux abois,
Apportant aux mortels, des horizons sans borne,
Le [illegible] envahissant des lamentables voix.

Et dans l'[illegible] d'un soir endeuillant notre sphère
[illegible] à l'éternité !
[illegible] mystère
[illegible] yeux [illegible]

LES BRISES D'AUTOMNE

Et les brises d'automne, au sillon de la plaine,
Traînent des bois vaincus la dépouille et la mort.
Doucement, au couchant, avec des brins de laine
Perdus, au soleil d'or, tournent des feuilles d'or.

Etant deshérités de leur gloire estivale,
Les bois tendent au ciel la pitié des bras nus,
Et leurs frissonnements, plaintifs dans la rafale,
S'élèvent en prière à leurs dieux inconnus.

A cette vision nous sentons qu'en notre âm[illegible]
L'espoir s'est imprégné des tristesse[illegible] ans [illegible]
N[illegible] jours s'en sont allés, avec eux quelque flamme
De jeunesse : l'automne est si loin du printemps !

Adieu, riants bosquets ! adieu, gaîté des chaum[illegible]
V[illegible] charme a fui dans l'horizon pro[illegible]
[illegible]
Pour dire que ce deuil ne sera pas sans fin.

Car les ombres du soir ont des chagrins moroses
[illegible]
Et les brises d'automne, en passant sur les choses
C[illegible] regrets emportés des grands bois !

Elles disent [illegible] de nos gaîtés perdues,
Vers les se[illegible] heureux des jours d'autres étés
De la musique [illegible] presque [illegible]
Il nous [illegible] que l'âge a désertés.

Sons de [illegible] l'automne ! [illegible] les feuilles mortes
Qui passent [illegible] les [illegible] des prés
Telles que les [illegible] elles vont par [illegible]
Nous [illegible] pourquoi [illegible] leurs destins sacrés !

AU COIN DU FEU

La tempête crie au dehors
Avec des accents lamentables
Pleine de bruits et de remords
Sur la marche des pauvres diables.

L'hiver est rude et sans merci :
Au dehors la bise est méchante.
Yvonne, qu'on est bien ici,
Ici quand la marmite chante.

J'aime notre petit logis
Où je te retrouve fidèle,
Bonne près des tisons rougis,
Durant la tempête nouvelle.

Regarde nos murs sont pimpants
Sous leur verte tapisserie,
Comme des taches de printemps,
Ils éveillent ma rêverie.

Bon feu clair et morceau de veau,
Du café, du pain, bonne couche,
Le monde est bon, le monde est beau,
Digne que nous y fassions souche !

Et tous mes bons vieux livres donc,
Qui s'entassent sur la planchette,
Allégent toujours l'abandon
De notre jeunesse en cachette.

Car notre jeunesse s'en va,
Je ne sais où, très loin sans doute,
En laissant, comme canevas,
Son empreinte au long de la route.

Ma mignonne, soyons contents,
Car nous sommes comme les autres ;
Si nous n'arrêtons pas le temps,
Soyons toujours de bons apôtres !

Et la chaleur sous nos lambris,
Comme dans les palais est douce,
Et nous, comme des colibris,
Reposons nous dans notre mousse !

A LA TOMBÉE DU JOUR

Répandue au lointain, sur des bois pleins de sève,
Une plage de flamme, aux contours infinis,
Projette sur nos fronts la hantise et le rève
Des lendemains meilleurs, des lendemains bénis.

Le grand soleil rougi que cent gloires couronnent
Abaisse ses rideaux de satin d'or sanglant :
Des poussières d'or clair sur les grèves frissonnent,
Et les saules pleureurs pleurent au vent troublant.

Le mystère du ciel semble toucher la terre.
Le soir, bientôt penché sur les sillons des champs,
Verse un peu de repos sur la fatigue amère
Des fourmis, des humains, des bons et des méchants

Dans la fuite du jour, un murmure de l'âme
Semble un babil d'oiseaux fugitifs, indécis.
Tandis que s'effiloque une dernière flamme,
[illegible] un tremblement de nuages roussis.

Allez, souffle d'amour, dans la gloire et le songe,
Montez vers l'infini qui commence où l'on meurt
Montez dans cet enceinte où l'astre du jour plonge
Au déclin journalier de sa fuite sans heurt.

La vesprée est venue et tout sombre en silence,
Plus de jour qui sourit au bord du flot dormeur
Ravin, savane, tout fuit dans une ombre immense
Ainsi que l'onde au bout des rames du rameur.

Ainsi tout disparaît par les routes du monde !
Ainsi passe et s'éteint toute lueur du front ;
Notre œil garde bien peu de la vie inféconde ;
Mais ce que l'on a vu, d'autres le reverront

D'autres le reverront, mais la tombe muette,
Gardera pour jamais nos sourires d'espoir.
D'autres le reverront, mais, loin de ma retraite,
Ils auront la lumière et moi j'aurai le soir !

———

LE LIVRET DES HIVERS

Devant la lune qui grimace,
Cette face jaune à l'envers,
Ma fenêtre pleine de glace
Semble le livret des hivers.

C'est un manuscrit de froidure
Rayé de lignes en tous sens,
Où maint renvoi, mainte rature
Disent les caprices du temps.

Un portrait en miniature
Se dessine dans le feuillet :
C'est le portrait de la nature
Avec ses décors au complet :

Des feuilles sur le bord des grèves,
Des ondes heurtant des rochers :
La tourmente assiégeant des rêves,
Des flammes rongeant des bûchers :

Des mains et des bras qui s'allongent,
On dirait, vers l'immensité ;
Des voiles en pointes qui plongent
Aux gouffres de l'éternité ;

Des peaux de lion, des rosaces,
Des grappes de raisin, des fleurs,
Des aubes et des carapaces
Gisent sous l'horizon en pleurs :

C'est une énigme et je m'amuse
A la contempler à loisir,
Car, dès demain, puisque tout s'use,
Un soleil viendra la saisir...

J'ai lu ma fenêtre glacée
Avec la lune, fiers tous deux,
Et notre dernière pensée
S'éclipsa devant l'art des dieux.

Car s'ils font d'éternelles pages,
Les dieux font aussi des brouillons,
Les givres à mille ramages,
Sont pour exercer leurs crayons !

CRÉPUSCULE

À CHARLES GILL.

Roulant dans sa pourpre du nord,
Par delà les fières montagnes,
Le soleil, radieux encor,
Va réveiller d'autres campagnes.

Vers une mer, un nimbre d'or,
Du ciel qui meurt dernier vestige,
Projette son dernier décor
Sur toute plage qui s'afflige.

Ici le clocher empourpré,
L'éclat des fenêtres en flamme
Répondent bien au jet sacré
De l'occident cher à notre âme.

O coin béni du soir serein !
Pointe des rideaux que relève
L'archange du Dieu souverein,
En toi je puis finir mon rêve !

J'ai vu, dans les déclins hâtifs,
De grandes mains au signe austère,
J'ai vu des îles sans récifs,
Des mâts aux voiles de mystère,

Des arcades où des lutins
Soufflaient de claires avalanches,
Des soirs penchés sur des matins :
Des ombres sur des aubes blanches..

REGRETS D'ANTAN

À CHARLES-ALBERT MILETTI.

[illegible]

[illegible]

Lorsque l'hiver durant, plein de neige et de brume
Sonne la sixième heure autour des vieux clochers,
Qu'à peine un mat rayon de lampes ou de lune
Perce un point des brouillards sur la plaine penchés ;

On croirait que le temps en qui s'usent les choses,
Avec des voix en deuil doive se souvenir
Et des lointains dorés, quand le vent fait des pauses
Sous les vieux peupliers, je sens un pleur venir.

Sombres soirs, nids déserts, vent du nord, porte close,
Grand Dieu, ce qu'est la vie en ce qui sombre et meurt ;
Ces choses ne sont rien et l'on se sent morose
Tout frappe le néant où passe la douleur !

Où sont les soirs sereins et leurs ivresses grandes,
Les chansons sur la grève et la plainte des eaux ?
Hélas ! tout est couché dans l'écrin des legendes,
Et les échos enfuis ont suivi les oiseaux !

Perdus les gais midis sur la pelouse verte.
Ces éclaireurs d'aveux aux retrains du pinson..
Depuis, mon pauvre cœur laisse sa porte ouverte,
Et seul le souvenir y combat l'abandon.

Rêves d'antan chéris, pages de la jeunesse.
Tourbillons parfumés des riens chers à l'enfant,
Rendez-moi ma chimère et mon ancienne ivresse,
Afin qu'en mon hiver je tremble moins souvent.

Déjà ce dernier jour tombé n'a plus de trace
Dans ma vieille fenêtre, et la nuit me fait peur,
Quand je veille tout seul : j'ai peur qu'elle se lasse
De m'aimer : je les sais si changeantes de cœur !

L'ILLUSION

À GERMAIN BEAULIEU

Des morceaux [illegible] sans [illegible]
Ne les [illegible]
JEHANNE D'ORLIAC

Comme un foyer que la cendre recouvre
Et brûle, hélas ! sur un chiffon parfois,
Mon cœur éteint au cri du rêve s'ouvre
Pour éclairer de vieux restes d'émois.

Illusion que le ciel nous envoie,
Hardi mensonge à notre âme permis,
Au triste cœur vous offrez quelque joie,
Pour adoucir l'âpreté des ennuis.

Venez m'ouvrir de votre main discrète
L'écrin béni du pieux souvenir :
Nous chercherons tout ce que je regrette
S'il n'en est rien allons-nous en mourir !

O renaissez, amour et vieille ivresse
Qui me donniez l'espoir d'un lendemain :
Pour vous chérir j'ai toute ma jeunesse,
Marchons unis dans un même chemin !

Oui, renaissez au feu de l'espérance
Que dans tout cœur Dieu mit comme un flambeau,
Et chaque soir, comme un ami d'enfance
Dictez en moi quelque charme nouveau !

SOUVENIR

A WILLIAM BOISJOLI, N. P.

Dans cette nuit qu'aucun astre n'éclaire,
Je rêve, heureux, d'un passé que j'aimai ;
Et sous mon front caressant ma chimère,
Je sens encore un espoir s'allumer.

Je te revois, illusion passée,
Si tôt défunte au chevet de l'amour ;
Toi qui souvent [illegible] ma pensée
Et qui renais peut-être pour ce jour !

Refrain d'antan, secret d'ancienne ivresse,
Rien qui n'est rien, mais qui nous vaut beaucoup,
Pauvres aveux, élans pleins de tendresse,
Néant mystique et qui recèle tout !

Souffles de soirs qui rafraîchissent l'âme,
Nimbe d'encens au front souffrant qui dort,
Parfum céleste autour d'un être en flamme,
Échos perdus, mais qu'on écoute encor !

Oh ! revenez, comme un chant d'allégresse
Pour égayer les jours de nos printemps ;
Chassez au loin la cuisante tristesse,
Et bénissez les amours de vingt ans !

Allez baiser le front que l'on dédaigne,
Essuyez-le comme une blanche main,
Cicatrisez le pauvre cœur qui saigne ;
Et donnez-lui l'espoir d'un lendemain !

AU PAYSAGE TRISTE

À GONZALVE DESAULNIERS

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

IMBERT GALLOIX

Dans mon cœur, de froides rafales
Chantent l'hymne des désarrois,
Dont les échos plaintifs et pâles
Répondent à d'étranges voix :

Je ne sais plus ce qui s'y passe,
La tempête a troublé mon cœur :
Hélas ! ce que je crains remplace
Tout ce que j'aime et qui se meurt !

Double tourment des destinées
Créant le charme des douleurs :
Les ailes qui nous sont données
Épouvantent nos yeux en pleurs ;

Car la vie est une rature
Reprise au livre des revers :
Le poète de la nature
A fait de nous ses mauvais vers ;

Et nous, mal écrits que nous sommes,
Avons l'instinct des nullités,
Pour avoir étudié les hommes
Et toutes leurs futilités....

Je crois que ce temps mécanique,
Plein d'or, de mitraille et de fer,
Donne l'air de cette musique
Qu'on nomme musique d'enfer ;

Mais à quoi bon toujours le dire ?
A quoi bon le penser aussi ?
Il faut du fiel pour la satyre,
Mon cœur en manque jusqu'ici ;

Votre fiel à vous, vos blasphêmes,
O grands hommes de votre temps,
Seront les résumés, les thèmes
Où s'inspireront vos enfants

Pour moi, ma mansarde et ma lyre,
Je l'espère, me suffiront ;
Au malheur j'aurai pu sourire
Le dépassant de tout mon front.

Chants épars et vous, plaintes vaines
Cessez en moi, je vous maudis
Et vous inhume avec mes peines,
Je veux aller en paradis !

LA CHANSON DU PASSANT

Je suis la chanson du passant
Que le cours de la vie amuse ;
Mon air est rude ou caressant
Selon les frissons de la muse.
Je dis l'éclat du jour naissant
Et ses reflets d'or sur la grève,
Je dis les soirs, je dis le rêve.
Je suis la chanson du passant.

Je suis la chanson du passant
Que le songe parfois abuse :
Mon air est vif ou languissant
Selon l'accord du cœur qui s'use :
Souvent avec lui je descends
Et parfois aussi je m'élève...
Avec les chimères, sans trève.
Je suis la chanson du passant.

Je suis la chanson du passant
Je ne parle pas à la buse
Qu'enivre un orgueil offensant
Je parle aux bonnes gens sans ruse,
Au petit, au compatissant.
Et j'aime tout en fille d'Eve,
Les infinis et l'heure brève...
Je suis la chanson du passant.

ENVOI

Monde d'un jour, chemin faisant,
Si tu me lis, laide et confuse,
Prends-moi telle : car, sans excuse,
Je suis la chanson du passant !

Je suis la chanson du passant,
Du pauvre passant dans la vie ;
Au vent je mêle mon accent,
Sur la grand'route qui dévie
Par les chaumes et par les prés,
Par les faubourgs aux espoirs sombres,
Sous le soleil et sous les ombres,
En rires gais ou deuils navrés.

Celui, le pauvre qui m'a faite,
Qui me livre aux quatre horizons,
Ne pouvant tirer de sa tête,
A la fois toutes ses chansons,
M'abandonne enfin sans raison,
Seule, avec son amer sourire
A lui qui m'a dit sans façon :
O chanson ! à quoi bon t'écrire ?

A quoi bon ainsi murmurer
De par les chemins une plainte ?
Pourquoi chanter ? pourquoi pleurer ?
Ayant reçu la bonne étreinte
Au baiser de la muse sainte,
Pourquoi leur dire que j'aimais,
Que mon étoile s'est éteinte
Et que je m'ennuie à jamais ?...

Je suis passant dans cette route
Où vont les hommes et les chiens ;
Cher lecteur de chanson, écoute,
Parfois tes refrains sont les miens
Et, parfois, les miens sont les tiens
Quand ils expriment la même âme :
Je dis beaucoup, je dis des riens,
J'ai de la cendre et de la flamme !

J'ai la douceur du souvenir,
J'ai le regret et l'enivrance,
J'ai des élans vers l'avenir,
J'ai les éclairs de l'espérance.
Mais mon cœur garde une souffrance
Comme une aile blessée à mort ;
J'ai quelques bruits et du silence,
Enfin, mortel, j'ai mon remords :

Et la gloire, c'est le mérite,
Et je pleure d'être aussi vain ;
Soldat muré dans sa guérite,
Mon pauvre cœur mourra de faim,
En mendiant l'hymne divin,
Les divins souffles des aurores,
En mendiant l'azur sans fin
Et l'eau des divines amphores !

Je songe à la vieille maison
D'où mon premier regard d'enfance
Contempla le vaste horizon,
Le ciel d'azur et d'espérance ;

Je songe au grand chemin du "roy"
Sous bois où les oiseaux se cachent :
Les premiers nids sont pleins d'émoi,
Que de souvenirs s'y rattachent !

Aux jours des claires fenaisons,
J'ai couru par la plaine immense ;
Les grives chantaient leur chanson,
Les alouettes leur romance.
J'évoquai les esprits des bois
Au bruit d'insectes qui les hachent ;
Mon jeune âge était aux abois,
Que de souvenirs s'y rattachent !

Je songe à la blonde moisson
Vers les cèdres qu'un vent balance,
Aux marguerites du gazon,
Aux matins clairs d'un ciel intense :
Ces jours, enfin je les revois
A chaque soupir qu'ils m'arrachent ;
Beau temps passé j'entends ta voix ;
Que de souvenirs s'y rattachent !

ENVOI

Prince, en ce monde où nous passons,
Tous vos sujets ont eu leurs tâches :
L'œil a des pleurs, l'âme a des sons,
Que de souvenirs s'y rattachent !

Près du chemin, devant un bois
Où, le soir, le feu follet danse,
Là bas, au chez-nous d'autrefois,
Au bon chez-nous de mon enfance,
Offerte comme récompense
De mon travail, de mon effort,
Grand'mère, j'en ai souvenance,
Contait la "belle aux cheveux d'or".

Et la bonne vieille diseuse,
Avec des souvenirs lointains,
Avec un regard qui se creuse,
On dirait, sur des jours éteints,
Vers d'anciens soirs, d'anciens matins,
Savait réjouir ma mémoire
Emportant mon âme aux festins
Des hôtes de l'antique histoire.

Puis elle parlait du pays,
De la famine et de la guerre,
Et mes yeux restaient éblouis
Devant les récits de grand'mère,
Et jusque pendant ma prière
Je songeais aux mondes perdus
Dans l'oubli des vieux cimetières,
Au fond des tombeaux, confondus...

Quand le pin pleurait à la porte,
Avec le regret coutumier
Que chaque soir un vent apporte
Par le temps froid ou printanier,

Songeur, je gagnais mon grenier
Peuplé d'ombres de toutes sortes,
Et m'endormais, comme un ramier,
Aux branches des visions mortes.

Aux saintes choses du passé,
Aux contes de la tendre femme,
J'ai senti mon front se dresser
Sous les fiers élans de mon âme,
En moi j'ai senti de la flamme,
Les souvenirs m'ont caressé ;
Depuis le rêve est un dictame
A mon cœur quand il est blessé.

Mon front ne portait pas le signe,
Alors, de la fatalité :
Nul heurt n'avait tracé la ligne
Du patient déshérité ;
Mon cœur n'était pas tourmenté.
Peut-être eus-je l'âme inquiète,
Mais rien ne semblait arrêté
Quant au devoir d'être poète.

Souvent je me suis consolé
Aux larges dorures des lunes,
Lorsque le soleil en allé
Eclairait d'autres infortunes ;
Mon rêve alors aux paix des dunes
Et des nuits froides où l'on dort,
Sur maintes immensités brunes,
Semblait toucher quelque bon port.

Mais lorsque rebrillait l'aurore
Sur les azurs des horizons,
Mon âme retrouvait encore
Le triste nœud de ses raisons :
Car elle habite ses prisons
Où git le tourment de la vie :
Nos rêves sont les trahisons
D'un lointain bonheur qui convie...

Par les chemins où nous errons,
Tant pauvret que riche pléthore,
La muse rafraîchit nos fronts
Sous le chaud midi qui les dore...
Les uns s'en vont, les bons larrons,
Tout couverts d'une gloire altière,
Les autres, couverts de poussière,
Par les chemins où nous errons.

Par les faubourgs où nous chantons
Les airs que nous sentons éclore,
Nous prenons en différents tons,
D'une voix voilée ou sonore :
L'un chante au son des merlitons
Et l'autre, d'une voix moins claire ;
L'un plaît beaucoup et l'autre guère,
Par les faubourgs où nous chantons.

Oh ! les grabats où nous dormons !
Parfois un rève luit encore :
Alors, bonsoir, nous reposons,
Comptant sur la prochaine aurore,

Sur l'espoir des grands horizons
Et les splendeurs de la lumière...
Dors, vieux rêveur dans ta misère !
Oh ! les grabats où nous dormons !

ENVOI

Ultime boue où nous courons,
Va, par les lois d'un Dieu sévère,
Es-tu la boue égalitaire,
Toi pauvre boue où nous mourrons ?

Au mois des seigles d'or ou chante
La brune cigale des champs,
Ecoutant cette nonchalante,
Dans les grains murs aux bruits touchants,
Je murmurais aussi mes chants ;
Et l'écho des moissons nouvelles
Montait jusqu'aux azurs penchants
Avec le vol des hirondelles.

Mais les étés ont fui toujours
Avec le vert des feuilles vertes,
Me laissant aux automnes gourds,
Aux deuils de nos forêts désertes.
Sous de grandes glaces inertes
Notre fleuve a cherché son cours,
Et les routes se sont couvertes
Des tempêtes des mauvais jours.

Dès lors j'ai compris qu'en ce monde
Tous les êtres souffrent souvent,
Que notre âme aimante et profonde
Existe et meurt de son tourment :
Comme la mer, comme le vent,
Elle subit nombre d'orages :
Et je fus triste amèrement
Et chantai des sombres nuages.

Si j'ai souri, j'ai dû pleurer,
Devant la pleureuse nature
Par qui mon cœur est demeuré
Meurtri d'une grande blessure ;
J'ai protesté par un murmure
Et j'ai promené dans le soir,
Mon âme avec ce qu'elle endure
En domptant le désespoir…

Qu'importe après tout que l'on ploie
Sous l'étrange tourment du cœur ?
Que la nuit nous fasse la proie
De son fantôme et de son heurt ?
Qu'importe que l'on soit songeur
Au refrain de quelques romances
Dans un grenier désolateur,
Seul, seul avec ses souvenances ?

Qu'importe que l'on soit battu
Dans la grande bataille humaine,
Et que l'on aille mal vêtu,
Les dimanches et la semaine ?

Qu'importe la gloire incertaine
Des "sans-cuisine" à quelques sous.
Si le bon Dieu voulut qu'on peine,
C'est qu'il eut confiance en nous !

LE VENT SOUFFLE, SOUFFLE TOUJOURS

La grande nuit qui vous attire
Descend sur la forêt des mâts ;
Les gréements souffrent leur martyre
Les flots cassent, glauques et mats.
On dirait des mains de velours
Lorsque la mouette zigzague
Sur le remous et sur la vague.
Le vent souffle, souffle toujours

Voici le naufrage plein d'ire
De craquements et de fracas ;
L'un pleure quand un autre expire
L'autre meurt et roidit les bras.
Tout plonge au fond des gouffres sourds
Bientôt le regard qui divague
S'est senti fermé dans la vague.
Le vent souffle, souffle toujours.

La houle berce le navire
Dans la tempête qui s'abat
L'horizon s'émeut et chavire
Ainsi qu'une armée en combat

Les humains ont de tristes jours
Tumultueux et pleins de vagues ;
L'âme inquiète a des cris vagues,
Le vent souffle, souffle toujours.

ENVOI

Prince, quand la mer se retire,
Vois ce chiffon aux rochers lourds :
C'est mon chapeau que l'onde mire...
Le vent souffle, souffle toujours !

Plus tard je me fis matelot
Sur un svelte petit navire ;
J'étudiai le ciel et l'eau
Dans les sautes du vent qui vire.
La sombre nuit qui se déchire
Au chaos des gouffres songeurs,
M'imprégnait du vaste délire
De la nature en ses fureurs.

Et les tempêtes sur les toiles
Qu'elles dévastaient devant moi,
Ont poussé jusque dans mes moelles
La torture de leur émoi,
Au jet du fulgurant éclair.
Sous la ronde blancheur des voiles
J'étudiai le grand soir clair
Et le clignement des étoiles.

Et je songeais au mondes morts,
A ces crânes porteurs des gloires
Palliatives du remords,
Aux visions consolatoires,
Aux saints pleurant des purgatoires,
Aux coupables abandonnés
Dans leurs regrets expiatoires,
Aux cris des bons et des damnés.

Et je songeais à la cohorte
Des invisibles inconnus,
Et qu'un éternel vent transporte
Aux infinités, confondus,
Pêle-mêle, immenses re[illegible]
Des sublimités éternelles,
Brisant dépassant tous les buts
Comme mille brûlantes ailes...

Combien de fois au vent du soir,
A l'heure d'un ennui sincère,
N'ai-je pas mis tout mon espoir
Dans le retour au coin de terre
De chez nous, vers cette lisière
D'horizon bleu qui fuit, qui fuit
Encore? Et dans la brise amère
J'ai dit et redit mon ennui.

Je grandissais dans l'air du fleuve,
Pauvre petit mousse d'alors,
Moi qui gréais mon âme neuve
Aux émotions du dehors ;
Car de l'étambot au boute-hors,
Et du foc en pointe aux boulines
J'ai promené mes rêves morts,
Au soleil et sous les brumes.

Et j'en ai vu des compagnons
(Je revois encor leur figure),
Qui se riaient des tourbillons,
Me racontaient après les voilures,
Leur [illegible] chez la future
Aujourd'hui morts ! ces bons gars
Dorment au fond des sépultures.
Que d'espoirs sont vains ici-bas !

Ah ! [illegible] je pleure
Avec des [illegible] dans la voix
Souffrez que mon âme demeure
Sous le voile en deuil de son choix
Poussant sa plainte au champ des croix,
Au vent de leurs [illegible] blêmes
Mes [illegible] d'autrefois
Ainsi [illegible] des [illegible] ;

Car [illegible],
Aux [illegible] voiles [illegible],
J'ai [illegible] les voir au [illegible]
Avec mes habits des dimanches.

Dans nos bateaux à quatre planches
Ne songerons-nous pas encor
Aux pleurs ennuyés sur nos manches
Pour la chimère en cheveux d'or ?

Les soirs très beaux, l'aube plus belle,
Pleurent dans le cœur ingénu,
Scrutant la plainte solennelle
Des vents d'automne au chaume nu.
Parfois je m'en suis revenu
Du petit lac où l'onde gèle,
Portant le regret continu
De quelque éternité rebelle

Rebelle à ce qu'on veut chérir
Ah ! la fuite des saintes choses !
Ah ! le malheur de se mourir
Loin du soleil et loin des roses,
Loin des absents, le front morose,
Loin, si loin de quelques amours,
Et du nid où l'oiseau se pose
A la lumière d'autres jours !

LES ADIEUX

Le sort des a[illegible]eux [illegible]
Qui ronge et que souvent on [illegible]eure,
Nous sépare des jours bénis
Et le mal qu'il a fait demeure.

Et notre âme dans son chaos,
Comme la triste âme insensée,
N'entend que les mêmes échos
Qui martyrisent sa pensée :

Sur le sillon des champs déserts
Qu'il vente ou non retiens ton aile
Et rampe sous tous tes revers ;
L'espace est à l'aile éternelle !
Meurs loin du port et loin des mers
Meurs loin du monde en ta retraite,
Et prive-toi des grands cieux clairs,
Et des gloires que l'on regrette !

Pourtant on aime sans savoir
Le but de l'âme qui s'épanche,
Sans un appui pour notre espoir,
Cet oiseau qui n'a pas de branche.
Pourtant on aime comme un fou
Et la tristesse nous anime :
L'on s'éprend de rien et de tout,
Jusqu'à la fin triste victime

L'instant d'aimer revient souvent,
Mais on n'aime bien que la vie,
Parce qu'elle est le flot mouvant
Que mainte équinoxe charrie,
Reprend, tourne et retourne encor
Vers les horizons des nuits noires
Vers les nécropoles de mort,
Vers les affres des purgatoires.

***

AU REVOIR

> [illegible] Villeroy, [illegible]
> [illegible]
>
> RONSARD.

Seigneur, semez vos douces brises,
Et de l'amour et du ciel clair
Pour sécher les troubles hantises
De l'être parfois trop amer !
Seigneur, rendez aux plantes vaines
Que nous sommes, sur les guérets
Une rosée et moins de peines,
Plus d'amour et moins de regrets !

Donnez au pauvre sa pitance
De gloire et l'instant de repos ;
Dieu, rajeunissez l'espérance,
Ce bon pain des humains troupeaux !
Je suis un affamé sincère,
De ceux qui croient en ton retour,
Entends ma fervente prière
Prends tout, mais donne ton amour !

Car voici la fin de ma vie,
Où j'ai passé comme j'ai pu,
Sans trop de bien, sans trop d'envie,
Le sentier est assez battu ;

Assez battu pour moi qui passe
Dans le rayon de quelque espoir,
Assez battu pour qui s'efface,
Après un jour, après un soir.

J'irai par la route commune
Content de finir en vaincu :
Rêveur d'un autre clair de lune,
J'irai content d'avoir vécu.
Et j'aurai fini mon histoire,
Histoire de sage et de fou.
J'aurai conquis la vieille gloire
D'aller dormir au fond d'un trou

CE QUE J'AIME

J'aime le cœur viril et tendre
Et grand de sa fidélité :
J'aime le ciel, j'aime la cendre
Des vieux printemps, de l'autre été
De l'autre été perdu sous neige
Et des vieux printemps moissonnés
Par l'aile du temps sacrilège
Avec les firmaments fanés

J'aime le [illegible] qui tombe
Sur les [illegible]
J'aime aussi [illegible]
Des petits êtres [illegible]

J'aime la tige qui se penche
Au cimetière plein d'amis ;
J'aime le songe qui s'épanche
Au front des pauvres endormis.

J'aime tous les couchants d'automne,
Hatifs et clairs éperdûment ;
J'aime l'angelus monotone
Qui prie et pleure au firmament.
J'aime la grande ombre sauvage
Du soir sur les cyprès des morts,
Et j'aime le silence, image
Des âmes belles, sans remords.

J'aime la mort, j'aime la vie.
Je crois pouvoir aimer partout ;
J'aime la gloire qui convie
Notre âme à s'unir au grand Tout.
J'aime mon rêve et ma folie
Qui passent dans l'écho des vents.
J'aime l'espérance qui lie
Les grands cœurs aux astres mouvants.

J'aime l'oiseau qui chante et vole
Vers les éternelles saisons.
J'aime aussi la pauvre corolle
Ternie au livre d'oraisons.
J'aime voir les joncs de la plage
Bercés par le flot endormeur ;
J'aime voir l'éclair et l'orage
Eclairant la foudre qui meurt.

J'aime contempler ma jeunesse
Dans la vision du passé ;
J'aime y retrouver ma tendresse,
Obole d'un cœur inlassé...
Je vois le chœur de notre église
Où souventes fois j'ai chanté ;
Je vois la grande armoire grise
Où mon blanc surplis est resté.

Je vois les vieux saints et leurs niches
En forme creuse de bateaux.
Et les lustres près des corniches
Sonnant au vent frais leurs cristaux :
Et les frères en robe noire,
Nous conduisaient au chapelet,
Devant le très veil ostensoire
Dont l'or clair et poli brillait....

On est heureux lorsque l'on aime
Egalement tout à la fois :
La vie est l'immense problême
De l'être aimant portant sa croix.
J'aime ainsi, ce soir, que m'importe,
Le plus, le moins me sont égaux :
Les grands vents et la feuille morte
Vont on ne sait vers quels tombeaux.

Les grands soleils, les nuits sereines,
Les moissons d'or, l'écho lointain,
Tremblent sous les mains souveraines,
Ployant les soirs et les matins ;

Car tout roule en ce même abime
Des mondes défunts en allés ;
J'aime le val, j'aime la cîme,
Le jour et les cieux étoilés.

C'EST POURQUOI J'AI PRIS CE MÉTIER

Je suis amant de poésie
Et chanteur du bon souvenir ;
Si ma carrière est mal choisie
N'est-il plus temps d'en revenir ?
Non, bonne ou mauvaise fortune,
Mon rêve me tient tout entier,
Il fait chez moi sa loi commune :
C'est pourquoi j'ai pris ce métier.

J'aime la douce jonglerie
Et j'ai foi dans mon avenir
Je crois à la route fleurie
Que mon destin doit aplanir.
Aux gais argentements de lune,
Je bas la mousse du sentier
Le long du lac et de la dune :
C'est pourquoi j'ai pris ce métier.

J'aime la gloire qu'on envie,
Et que mon cœur veut contenir ;
J'aime cette immortelle vie
De l'art qu'on ne peut définir ;

J'aime les âmes sans rancune,
J'aime d'amour et de pitié,
J'aime ainsi de l'aube à la brune :
C'est pourquoi j'ai pris ce métier.

ENVOI

Prince, lis-moi de ta tribune
Les *Contreditz de Franc-Gontier*
Je sens mieux l'art que la pécune :
C'est pourquoi j'ai pris ce métier.

MILLE CHOSETTES SANS FAÇON

[illegible]
[illegible]

Il fut un jour où l'art des fées,
Parmi les échos de printemps,
Parmi les brises réchauffées
Au beau soleil du bon vieux temps,
Portait l'âme à ses souvenances,
Au rêve des belles saisons ;
Et c'étaient des chants, des romances,
Mille chosettes sans façon.

Quand l'âme était trop assoiffée
D'un bleu clair-de-lune éclatant
On pouvait boire une bouffée
De paix, d'oubli qui rend content.

Les trouveurs chantaient l'espérance
Naissant au bord des horizons,
Leur [illegible] et leurs regrets d'absence,
Mille chosettes sans façon.

Ecoutant l'hymme des trophées
Qui monte des gloires d'antan,
Avec les voix bien étoffées
D'Horace à Rutebeuf chantant,
Mon cœur évoquant son enfance
Au rythme des vieilles chansons,
Entonne, hésite et recommence
Mille chosettes sans façon.

ENVOI

Prince, avec force révérences
Pour ce grand siècle et ses leçons,
Crions progrès, or, endurance,
Mille chosettes sans façon !

EN ÉVOQUANT DE VIEILLES CHOSES

Ce soir, la lune se barbouille
D'un coin de nuage tremblant ;
Sur le firmament tout s'embrouille,
Et le bois sombre et les toits blancs.

Et j'écoute, à mes vitres closes,
La plainte qui vient du levant
Avec la neige dans le vent,
En évoquant de vieilles choses.

Dans mon esprit, vieille gargouille,
Où s'abîme un rêve troublant,
Je sens qu'un passé se dérouille
Sous le frisson d'échos parlants :
Je n'en saurais dire les causes,
Mais pour moi l'effet est charmant,
Je divague comme un enfant,
En évoquant de vieilles choses.

Demain c'est Pâque où s'agenouille
La foule d'êtres exultants
Jésus renaît de sa dépouille,
Selon le rite des vieux temps...
L'âme où la prière se pose
A droit de croire à ses serments,
Quand elle a prié, mêmement
En évoquant de vieilles choses.

ENVOI

Dieu, donnez la rosée aux roses
Et le souvenir aux absents ;
Soyez mon rêve, Dieu puissant,
En évoquant de vieilles choses.

BALLADE DES NOELS D'ANTAN

[illegible]

Noels des lunes argentines
Eveilleuses de fronts rêvants
Noels des laudes et matines,
Noels des neiges et des vents
Noels des pins sur la ravine,
Noels des joncs au vieil étang,
Je rêve de vous, vous devine ;
Mais où sont les Noels d'antan ?

Noels des gueux à triste mine,
Courbés sur les chemins montants
Sans sou ni maille, ni chaumine,
Mais gais aux sons du bon vieux temps ;
Noels dont la fuite chagrine
Et dont le retour rend content,
Que j'aime votre aurore fine,
Mais où sont les Noels d'antan ?

Et toi, pâtre, sur les collines
Qu'aux vieux missels on vit souvent
Des longs sentiers où tu chemines
As-tu vu l'Etoile au levant ?

As-tu vu cette pèlerine
Qui rendit l'azur éclatant,
Là-bas sur la crèche divine ?
Mais où sont les Noëls d'antan ?

ENVOI

Prince, devant Dieu je m'incline,
Ne peux-tu pas en faire autant ?
Comme les anges, j'imagine ?...
Mais où sont les Noëls d'antan ?

METTEZ DE L'EAU DANS VOTRE VIN

Quand vous entrez au cabaret
Où les bonnes âmes s'oublient
Il vous convient d'être discret
Avec les fichus qui vous lient ;
Ayez contre leur discours vain
Le seul argument péremptoire :
Si l'on vous force trop à boire
Mettez de l'eau dans votre vin.

Et si l'hôtesse vous offrait
Au dîner ce n'est plus folie
De vous verser du vin clairet
Agréez d'une main polie

Car boire est l'âme du festin.
Refuser serait dérisoire ;
Mais en lui contant votre histoire,
Mettez de l'eau dans votre vin.

Pour vous contenter en secret
D'une humble gloire inassouvie,
Chevauchez d'un cœur guilleret
Comme on doit pour passer la vie :
La vie est parfois un ravin
Où s'écoule une dose noire ;
Pour vous en tirer, faut m'en croire,
Mettez de l'eau dans votre vin.

ENVOI

Prince, prenez mes vers enfin
Tirés du cru de mes grimoires,
S'il ne font rien à vos déboires,
Mettez de l'eau dans votre vin !

LE QUIDAM DU DESTIN

Sous l'ardeur des saisons brûlantes,
Le Quidam porte dans son cœur
L'amertume chaude et troublante
De l'être qui souffre et se meurt :

Et, sombre sur le grand chemin
D'une pauvre vie exilée,
Il va, son âme inconsolée
Croyant encore au lendemain.

A l'automne aux feuilles tombantes,
Plein de soir aux tristes lueurs,
Sa silhouette, ombre dolente,
Fait les rêves désenchanteurs
Le passant du sombre destin,
En notre terrestre vallée
Erre comme une aile affolée
Croyant encore au lendemain.

Il va l'hiver dans les tourmentes
Terribles où [illegible]
Où des clameurs hautes et lentes
Pleines de sanglots et de pleurs,
Ressemblent à des voix d'airain
Il pleure une chair en allée
Vers quelque pieux mausolée
Croyant encore au lendemain.

ENVOI

Hommes que la nuit épouvante,
Quidams, c'est nous ; pauvres humains
Nous sommes [illegible]
Croyant encore au lendemain !

BALLADE DES LARMES

Le ciel lave ses pans d'azur
Avec d'effroyables orages
L'océan mugit, rauque et dur.
Et lave le sable des plages ;
Les saisons lavent les guérets
Qui sont l'espoir de notre terre.
Le ruisseau lave la fougère
Les larmes lavent des regrets.

L'oiseau chante le nid futur
Au sein des palais de feuillage ;
Le jour est beau, le soir est pur
Quand le printemps luit au rivage.
L'échos chante aux bois indiscrets.
Les pauvres ont moins de misère.
Les tombes ont plus de prière
Les larmes lavent des regrets.

Les aubes d'or et l'épi mûr
Enrichissent le paysage.
Le vieillard longe le vieux mur
Rêvant à mieux tromper son âge.
La sève pleure aux verts bosquets ;
Le papillon plein de lumière,
Voit pleurer la rose trémière.
Les larmes lavent des regrets !

ENVOI

À HECTOR DEMERS

L'âme qui pleure a des secrets :
Les larmes ont quelque mystère,
Dieu les versa pour notre sphère.
Les larmes lavent des regrets !

BALLADE DU MOIS DES MORTS

Le mois des morts, novembre plein de soir,
Sème partout avec l'ombre sa trace,
Et le sillon, fuyant par le terroir,
Est tout roidi d'une couche de glace.
Petit moineau, mendiant de nos toits,
Souffre tout bas en grelottant de froid.
Pauvre nature ardue et solitaire,
Discret témoin des yeux qui pleureront,
Combien, combien devant toi s'en iront
Vers l'au delà qui commence sous terre ?

Le cœur vaincu, tournant au gouffre noir,
Nous tomberons, fiers inconnus, sans place,
Comme la feuille au fond du long couloir
Où la tempête emporte puis écrase.
Ainsi qu'une ombre au vaste champ des croix,
Nous tomberons en des frissons, sans voix :
Voilà pourquoi je songe en ma prière,
Bien humblement, à ces âmes qui vont
En proie aux nuits du mystère profond,
Vers l'au delà qui commence sous terre.

Un horizon, une marge d'espoir,
A l'occident, apparut et s'efface ;
C'est donc en vain que nous aimions revoir
Le grand soleil ? Tout tourne et tout se lasse.
Voici la main aux invisibles doigts,
Qui, répandant la nuit et ses effrois,
A fait pleurer l'homme qui désespère.
De l'arbre en deuil où repose leur front,
Combien, ô nuit, ont sombré sans pardon
Vers l'au delà qui commence sous terre ?

ENVOI

Seigneur-Dieu, vous qui savez le limon
D'où nous venons, vous de qui la lumière
Eclaire l'ange et brûle le démon,
Souvenez-vous de moi, pauvre larron,
Vers l'au delà qui commence sous terre !

SUR LES ROUTES DE CES PAYS

Les cloches, du haut de leurs faîtes
Etonnant l'azur de leur son,
Disent au ciel nos grandes fêtes,
Sèment en nos cœurs du frisson.
Les jours de Dieu savent leurs gammes
Qui vont aux astres éblouis,
Egayant jusque là des âmes
Sur les routes de ces pays.

La camarde plonge les têtes
Au fond des gouffres d'abandon
Et, triste alors, la cloche quête,
Avec des sanglots, leur pardon.
Ah ! le pardon dont on s'affame
Après les dédains mous
Il est bon, et maint le réclame,
Sur les routes de ces pays !

Les cloches pleurent les défaites
Des pauvres gueux qui s'en iront,
Si tôt leurs sépultures faites,
Faisant place à ceux qui viendront.
Les cierges éteindront leur flamme,
Et les spectres évanouis
Tairont leur voix d'homme ou de femme
Sur les routes de ces pays.

ENVOI

Prince, lorsque la malle est prête,
Oyant la cloche, prince ou marquis
Tu vois l'âme moins guillerette
Sur les routes de ces pays !

BALLADE DU PROSCRIT

[illegible]
[illegible]
MAISTRE FRANÇOIS VILLON.

I

En vain j'aurai chanté les tourments de l'absence
Et l'azur glorieux vers les soleils couchants ;
En vain j'aurai chanté le ciel et l'espérance
Dont s'abreuvait mon âme, à tant d'hommes méchants,
Méchants qui m'ont compris avec indifférence
Et non plus que le fou qui passe son chemin,
Ah ! je les reconnais avec leur ignorance
Pour les avoir aimés, moi le pauvre gamin !
En vain je crus en eux, les grands hommes ingrats :
Leurs maux contagieux ont refroidi mon âme...
Moi je les ai connus et ne les maudis pas !

II

Protégez vos élus, j'aime votre inclémence :
Je n'ai besoin de rien, que de clore mes chants.
Je veux finir ici ma lutte à l'existence
Où meurent sans échos tant de râles touchants !
Qu'à mes cris le destin, par sa lourdeur intense,
Décide enfin ma mort, cette nuit ou demain !
Cette feuille est ma vie, une rature immense
La crève et la noircit, futile parchemin ;
Les hommes sont souvent des orgueilleux infâmes
Qui passent sur le monde avec ire et fracas,
Accablant leurs égaux de leurs perfides blâmes.
Moi je les ai connus et ne les maudis pas !

III

Monde, creuse ma fosse où la nuit de souffrance
Engloutit les proscrits, loin des jours languissants ;
Ce sont les derniers droits dûs à ma patience.
Va, donne ma poussière au pays des absents.
Je me confie à toi terre des gueux humains ;
En toi le corps est bien, et j'aime ton silence.
O terre ! reçois-moi, moi qui te tends les mains !
Priez pour nous, ô vous qu'on nomme Notre-Dame
Des infirmes battus dans leurs sombres combats ;
Et priez pour tous ceux qui sont nés de la femme...
Moi je les ai connus et ne les maudis pas !

ENVOI

Dieu des pauvres pécheurs et des cœurs en démence,
Ouvre-moi donc ta porte et me donne un repos :
Un peu de bon pain bis, un peu de ta clémence ;
Car j'ai si faim depuis que je suis ici-bas.
Et je suis pauvre aussi dans mon insouciance.
Tu me connais, Seigneur, ah ! ne me maudis pas !

JE RIS AVEC MON BON VILLON [2]

I

J'aime la "doulce" villanelle
Au duel d'échos alternés :
Dans mon repos je rêve d'elle,
M'en esjouis après dîner :

Mais quand, le soir, pour réveillon,
J'ai le goût des mots francs de [illegible].
Adieu Virgile, au diable Horace.
Je ris avec mon bon Villon !

II

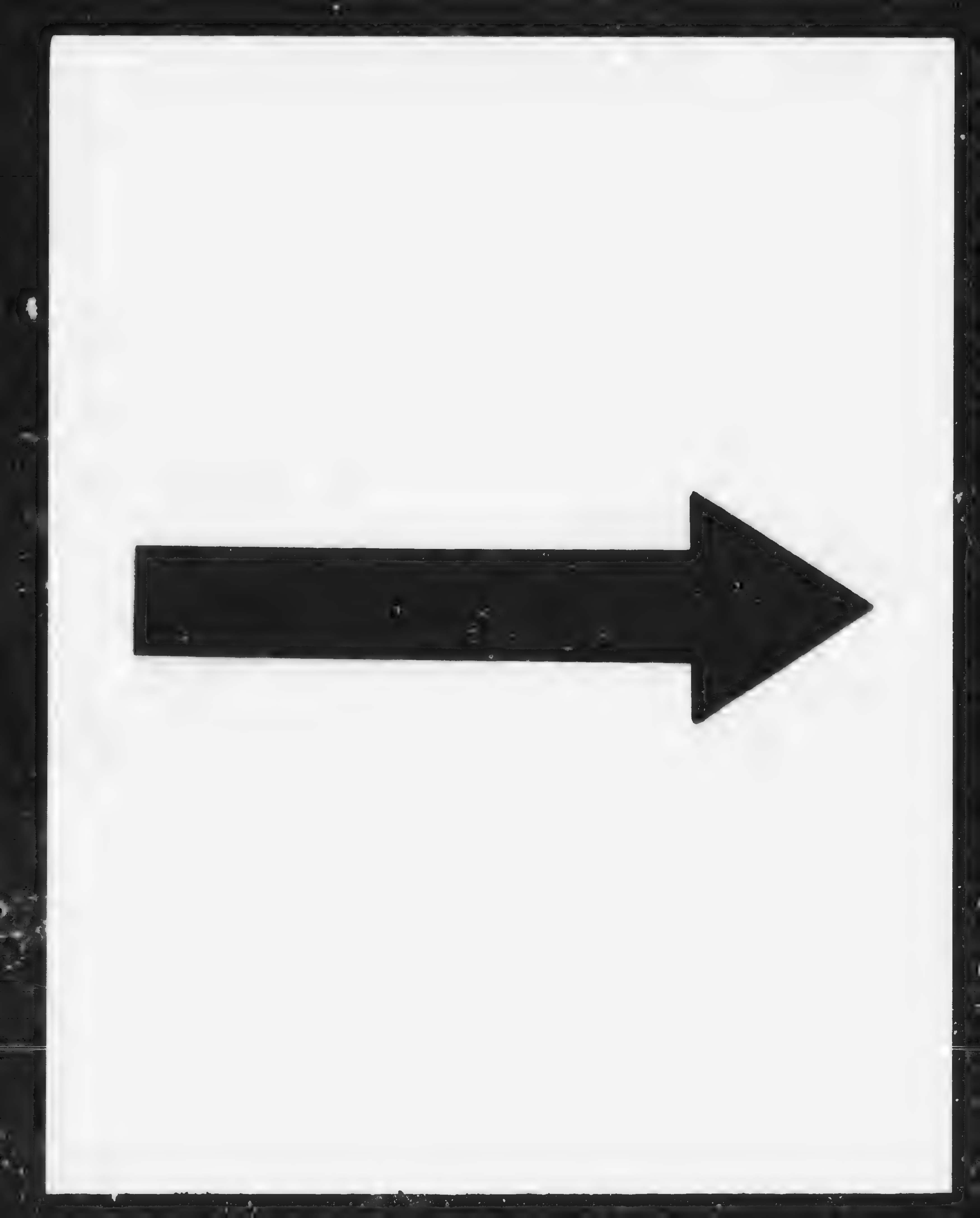
Villon redit sa ritournelle
En esquissant maints pieds de nez ;
Mais sa farce est toujours nouvelle
Et ses refrains sont claironnés
Voyez-le dans son cotillon
Il pleure, il rit, court, se prélasse
Sans sou ni maille ni paillasse ..
Je ris avec mon bon Villon !

III

Certes, François, si ta cervelle
Mieux que ta bourse a pu sonner.
La Katherine de Vauselles
N'eût jamais dû t'abandonner :
Mais la vie est un tourbillon
Où sans or tu n'eus point de grâce
Aussi tu lui fis la grimace.
Je ris avec mon bon Villon !

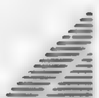
ENVOI

Maitre, pour un peu de bouillon
Tu vendis souvent ta carcasse :
Ton fait, maitre, est toujours cocasse.
Je ris avec mon bon Villon.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART





C'EST L'HISTOIRE DU CHAT BOTTÉ

Tout petit dans son tablier,
Pour endormir mes soirs moroses,
Ma mère, au recoin du foyer
Me racontait des contes roses :
Écoute bien, petit gâté,
Et ferme-moi ta paupière close,
Dis : bonne nuit... puis une pause
C'est l'histoire du chat botté !

Plus tard, quand je fus écolier,
J'appris maint vers, et mainte prose :
Et si j'ai depuis oublié,
Je me rappelle quelque chose :
J'ai gardé cette vérité
A tout effet faut une cause.
Permettez que je vous en cause,
C'est l'histoire du chat botté !

Partout [illegible] iller,
A [illegible] chose :
O [illegible] illé
L'[illegible] la pose...
Pour [illegible] contenté
De [illegible] qui [illegible]
L[illegible]
C'est l'histoire du chat botté !

ENVOI

Prince, mon conte est raconté :
Sa morale est à l'eau de rose,
Marquis de Carrabas l'impose :
C'est l'histoire du chat botté !

ENFIN JE NE CHANTERAI PLUS

J'ai chanté les bois et la plaine,
J'ai chanté l'onde et les bateaux
J'ai chanté la foule inhumaine,
J'ai chanté les petits oiseaux,
J'ai chanté les brumes austères
Sous les automnes disparus,
J'ai chanté des peines amères
Enfin, je ne chanterai plus !

J'ai chanté la moisson sereine
Dont les ors parent les coteaux,
J'ai chanté l'heure et la semaine
Le dur labeur et le repos ;
J'ai chanté les vertes fougères
Sous les lointains cèdres touffus,
J'ai chanté les brises légères ;
Enfin, je ne chanterai plus !

J'ai chanté la tristesse vaine
Des victimes et des bourreaux
J'ai chanté la main souveraine
Qui guide les humains troupeaux
J'ai chanté le beau [illegible] austère
Que sont les cieux pour les élus
J'ai toujours chanté sur la terre,
Enfin, je ne chanterai plus !

ENVOI

À ALBERT LOZEAU

Prince, oubliez de votre sphère
L'accent de mes chants superflus ;
Voici venir l'heure dernière,
Enfin, je ne chanterai plus !

PAQUES

À L'ABBÉ F. A. BAILLARGÉ

Du Golgotha sanglant au porche du prétoire
Une lente clameur effarant les esprits
Le peuple sur un pauvre avait eu sa victoire,
Et la victime enfin jeta son dernier cri.

Et l'âme satisfaite, ils allaient par cohorte
En maudissant entre eux le règne de Jésus
Le sang avait coulé, la victime était morte
Les grands-prêtres disaient : il ne nous nuira plus !

Il ne vous nuira plus ? Barbares sanguinaires
Le croyez-vous tombé par un humain trépas ?
Vous finirez bientôt vos règnes éphémères
Mais le règne d'un Dieu ne se dissipe pas !

Et le troisième jour à la première aurore
Empourprant de ses feux un nouvel horizon,
Le Grand Temple abattu se relevait encore
Les bourreaux avaient tort, le Pauvre avait raison.

Pâques de Dieu, grand jour du troisième mystère
Où le divin frisson du linceul au tombeau,
Fait tressaillir encor les peuples de la terre
O mémorable jour, que ton soleil est beau !

LETTRE A UNE HIRONDELLE

J'aime te voir, douce hirondelle
Ame légère des printemps.
Caresser du bout de ton aile
Le glaïeul au long des étangs

J'aime te voir de ma fenêtre
Bâtir ton nid au bord des toits.
De glaise et de laine champêtre.
Ou de fine mousse des bois.

J'aime ta course aventureuse
Parmi l'azur de l'horizon.
Parmi l'immensité rêveuse
Au rythme d'or de la moisson

Ouvre au vent ton aile d'ébène
Et jette au ciel ton gazouillis
Ton gazouillis de voix en peine
Par les sables et les taillis.

Reviens, petite vagabonde
Avec le soleil des beaux jours
Viens boire à la rive féconde
Dont mon âme poursuit le cours

Et parle-nous dans ton langage
De l'écho des sommets altiers ;
Des iles au secret rivage
Dis les parfums à nos sentiers.

Ces vieux sentiers aux fleurs cachées
Te rappellent dans leur ennui :
Viens, frôle leurs tiges penchées,
Petite ombre qui les as fui.

Que t'inspira la moisson blonde,
Ondulante au soleil levant ?
Qu'as-tu vu dans ton vol sur l'onde
Mystique aux rayons du couchant ?

L'écho de la verte colline
A-t-il redit mon chant d'espoir ?
Que souffle la brise mutine
Au chant de l'angelus du soir ?

Vallon perdu, douce retraite,
Colline des aveux d'antan,
Témoins d'adieux que je regrette
Et de rêves que j'aimai tant !

———

SUR UN TOMBEAU

Le temps, dispensateur des bonheurs éphémères.
Sur plus d'un lendemain étend un voile noir :
Et nous allons, plaintifs, vers la brume d'un soir
Du soir qui s'éternise au fond des cimetières.

Sous la croix qui t'indique, ô tombe de l'ami
D'un premier beau printemps la rose te décore .
Un hiver a passé, sous le sol endormi
Celui que nous aimons ne la vit point éclore.

Qui peut dire au défunt que nous portons son deuil ?
Entendra-t il du moins un mot de ma prière ?
Dans la profonde nuit que contient le cercueil,
Nul astre d'aucun ciel ne verse une lumière.

Et nous allons, cherchant les secrets de la mort
Qui jamais ne répond aux voix de nos pensées :
Nous nous en remettons aux volontés du sort,
Avec l'espoir profond des âmes inlassées.

CONFIDENCE

En la chère saison, printemps des hirondelles,
Lorsque le vieux soleil sait réchauffer le mieux,
Chantant les infinis remplis des azurs frêles,
J'ai réjoui mon âme à la flamme des cieux.

Et dans l'heure où passait ma première jeunesse,
Eperdu, j'ai souri d'un sourire d'espoir.
Et le vent du soir eut des échos de tendresse,
Lorsque j'ai confié ma plainte au vent du soir.

Espoir et grande foi, vision inféconde !
Plus tard, hélas ! trop tôt, lorsque j'eus tout perdu,
Un jour j'ai confié mon amertume au monde,
Le cœur gros, j'ai pleuré sur mon chemin ardu...

Sous le hâle des jours, dans la nuit des tempêtes,
Aux carrefours fumés comme aux sentiers ombreux,
Au taudis sans foyer comme au cirque des bêtes,
J'ai parfois promené mon rêve langoureux.

Et lorsque revenu de ce pays servile
Où tout va, pêle-mêle, ainsi que le troupeau,
Mon rêve agonisant dans la lutte inutile,
Ayant cherché la vie y trouvait son tombeau.

EN CHEMINANT

Ainsi suis comme l'os[illegible]
Ou comme l'oiseau sur [illegible] ;
L[illegible]
L'hiver, je pleure et me lament[illegible]
Et me de[illegible]
A [illegible]

[illegible]

La sente où je chemine a des tapis de ronce,
Et l'oiseau des regrets chante un hymne de mort ;
L'astre des nuits s'attriste, une souleur s'annonce
Dans le saint tremblement de l'ombre qui s'endort.

Et nos illusions, au vent d'heures moroses,
Ont suivi le chemin de notre été mourant :
Sur les blés oubliés, une langueur se pose
Aux premiers jours cruels des frileux capricants.

Les feuilles mortes vont où vont toutes les feuilles,
Dans le lointain désert des choses du néant :
Nos larmes vont tomber, car notre cœur s'endeuille
De la plainte des soirs, qui passe dans le vent.

Mais je ne dirai pas les tristesses amères
Qui s'attachent au front, quand le cœur est trop plein,
Seuls les yeux attristés par des larmes austères
Savent encor traduire une âme qui se plaint.

Voici le cimetière, et voici la croix sainte
Qui marque le repos de pauvres endormis ;
Cet arbrisseau penché verse au vent sa complainte :
Le vent des nuits d'automne et la mort sont amis.

Dormez dans vos cercueils, reposez, chairs éteintes,
Sous la paix des gazons vous êtes mieux que nous :
Tandis que nous pleurons, jouissez de l'étreinte
De vos éternités par delà nos jours fous.

GENEVIEVE DE BRABANT

Dans la mélancolie et des monts et des landes
Monte l'accent plaintif de la biche aux abois :
L'encens crépusculaire est tombé sur les bois
Et l'écho de Brabant répète ses légendes.

Geneviève, à genoux en sa grotte, demande
Au bon ciel de l'aider à supporter sa croix :
L'Angelus de Symern, comme une douce voix
S'émiette au vent du soir, par la vieille Hollande :

—O Vierge, ayez pitié ! Si Syffrid m'abandonne.
Je veux nourrir encor mon fébrile enfançon.
Mes poignets sont coupés et le sang y bouillonne,

Jésus, sauvez la mère avec le nourrisson ! —
L'Angelus a tinté : Dieu, l'écoutant, redonne
Un peu de lait de biche à reine brabançonne

L'HEURE QUI FUIT

[illegible]

Le soleil va mourir. — C'est l'heure d'agonie.
Une volupté d'or éblouit l'horizon.
Il meurt, il [illegible] et sa gloire ternie
S'épanche au bord du ciel en vaste [illegible].

Les corbeaux, [illegible] la dure litanie
Des voix [illegible] au soir que hante le frisson
Glissent leur [illegible] sur la moisson jaunie
Qui berce dans le vent ses [illegible].

Et le soleil [illegible] dans ses clartés épiques,
Irise les clochers émus des saints cantiques,
Et dore [illegible] les monts lointains

O vieil astre abattu, noirs oiseaux de l'espace,
[illegible] embrasse
[illegible]!

REPOS

[illegible]

Vers le dôme d'azur aux splendeurs étoilées,
Sous la corne lunaire où l'énigme se peint,
Se dressent, en rêveurs, comme des mausolées,
Les grands [illegible] étonnés du cyprès et du pin.

Tout dort au sein des bois, hormis l'onde affolée
Qui jaillit du torrent au penchant du ravin.
La [illegible] emperlée
Des [illegible] vers les [illegible] sans fin.

C'est l'instant de sommeil des [illegible] inconnues
Qui montent de la terre et [illegible] les nues
Sur [illegible] de l'heure aux [illegible] infinis...

Pour l'Horloge du temps en tout temps [illegible]
Qui marque des saisons les instants de durée,
[illegible] Horloge des temps [illegible] !

[illegible]

LE CHIEN MEURT

Au tournant du chemin le pauvre était tombé
L'ennui, la faim, la soif, une longue fatigue
Vers la [illegible] fatale, avaient fait succomber
Rustique de chez nous, notre bon chien Rustique.

Et sentant qu'on passait, il avait abaissé
Tristement [illegible] un [illegible] suprême
Que des échos en deuil avaient loin renvoyé,
Vers les champs retournés et le soir où l'on aime.

En me penchant sur lui, je sentis qu'il tremblait
Le frisson de la fin, frisson irréparable ;
Je l'appelai bien fort, et ma voix qui pleurait,
Il se raidit en vain contre l'inévitable.

La tête retomba de travers en avant,
Il agita la queue en guise de caresse ;
Le poil se hérissa comme au souffle du vent,
La prunelle s'emplit d'ombre et d'inerte tristesse.

Ainsi meurent les chiens, ainsi nous finissons,
Songeant à quelque chose, une chose certaine ;
L'homme, comme le chien, a les mêmes frissons,
Et plus tôt ou plus tard, chacun meurt à sa peine.

LES SOIRS

À JEAN CHARBONNEAU

O les soirs ! les doux soirs d'automne
Qui parfument nos souvenirs !
Beaux soirs de langueur monotone
Lorsque la neige est venue !

Votre âme est dans les feuilles [illegible]
Ces gloires mortes des étés
Votre âme est triste et nous [illegible]
Vers nos espoirs, vers [illegible] !

Vous portez les tièdes [illegible]
D'autres soirs [illegible] vieux [illegible]
Et dans vos échos et vos [illegible]
On dirait d'antiques refrains.

Refrains perdus d'amours qui pleurent
Sur des souffrances d'autrefois !
Et toutes vos plaintes qui meurent
Ont touché mon cœur aux abois.

Combien de tristesses nocturnes
Vous ont contemplés, vastes soirs !
Que de pauvres cœurs taciturnes
Vous ont donné leurs désespoirs

VOIX D'AUTOMNE

La nature a pâli d'émoi
Ayant perdu toutes ses roses ;
Nos espoirs mourront avec toi,
O belle nature morose !

Arbres, dormez votre sommeil
Que charme l'étoile des rêves,
En attendant le saint réveil
Des printemps venus d'autres grèves.

Un dieu que votre âme a béni,
Le bon dieu semeur de verdure,
Le bon dieu faiseur d'infini
Tresse les fleurs d'aubes futures.

Et l'hirondelle sous nos toits
Et l'alouette sur le sable
Mêleront leur petite voix
Aux grandes voix de l'Insondable.

O Dieu des âmes et des vents,
O Dieu des gueux et des poètes,
Que tous vos desseins sont savants
Et quel ami Dieu vous êtes !

C'est par vous que tout doit mourir,
C'est par vous que tout doit revivre.
A l'heure où vous direz d'ouvrir
Ou de clore un compte au grand livre :

Livre profond comme la nuit
Et comme la nuit redoutable,
Où tout avenir est écrit
Au feuillet de l'irrévocable...

Les feuilles mortes ont passé
Avec leur regret sur les chaumes.
Ah ! feuilles, vous n'avez laissé
Qu'un peu d'ombre comme les hommes !

Ayant vécu votre saison,
Feuilles, tournez à l'aventure :
Votre fosse est dans l'horizon,
Le vent chante vos sépultures.

Sur sa gamme de deuil, novembre psalmodie
Le vieux *dies iræ* de la morte saison :
Le ciel a des regrets, la terre est refroidie
Et des lambeaux de noir écrasent l'horizon.

Dans les échos des soirs que le passant redoute
On distingue la voix de la cloche des morts ;
Et dans les champs déserts, et le long de la route
On sent, avec le vent, des souffles de remords.

Des souffles de remords ravivant des tristesses
Que la langueur du temps imprègne de senteurs :
Comme un heurt de désastre apportant des détresses,
Vers les foyers éteints, sur les grandes douleurs.

L'automne aux rêves noirs, souffrances des années,
Refoule dans l'abîme un pan des cieux sereins ;
Tout sombre et tout se perd ; et les gloires fanées
Roulent dans le mystère et le soir des destins.

Nos grands deuils de nouveau sont nés des feuilles mortes,
Et l'espérance a fui du côté du ciel bleu :
Tous les cœurs sont plus lourds, les âmes sont moins fortes :
L'automne est le regard triste et pensif de Dieu !

———

QUÉBEC

La grande voix du Temps s'élève et nous appelle
Comme un clairon d'airain vers les jours abolis ;
Les canons ont tonné dans l'aube solennelle,
L'écho du jour s'émeut, ô drapeaux, dans vos plis !

A travers le passé je revois ton aurore,
Vieille cité pensive au chant berceur des flots :
Voici que le soleil se lève et brille encore
Sur le rêve secret des tombes des héros.

Voici qu'on se souvient et le peuple te chante
Avec ses airs de fête et ses belles chansons.
Nous sommes tes enfants, et la mère est contente
De nous voir revenir au seuil de la m[illegible].

Et nous contemplerons du haut de la falaise
Le mystère assidu de l'horizon lointain,
Songeant, à découvrir la voilure française
Dans l'idéal vainqueur des blancheurs du matin...

Vieille cité, vieille cité, l'heure sonne
Au clocher de la Gloire, et la postérité
Qui sait graver les noms et qui claironne
Vient t'offrir, dans sa joie, un peu d'éternité !

Trois siècles sont passés depuis l'Homme de France
Et dans nos cœurs grandit "l'immortel souvenir";
C'est que les vieux l'ont dit, dans leur vieille romance :
La France nous semons, la France va venir !

Ils ont semé leurs cœurs, la France est apparue
Dans les sillons bénis creusés sur le rocher ;
A la France nouvelle offrons la bienvenue,
Dans sa moisson natale autour du vieux clocher !

Maintenant que le peuple est ému de ta gloire,
Que vers l'astre divin monte maint hosanna,
Que sur l'aile du Temps s'envole ta mémoire,
O vieux rocher pensif depuis Stadacona !

15 juillet 1908.

NOTES

1

Le Petit-Bois-d'Autray est situé dans la paroisse de Lanoraie, du côté de Berthier. Près du fleuve, à quelques pas aussi du vieux moulin à farine qui tourne encore aujourd'hui sa roue monotone et tenace, était jadis un manoir seigneurial, poétiquement ombragé de l'éternelle verdure des sapins d'Autray.

Par extension, *Petit Bois d'Autray* comprend aussi le rang qui s'étend au nord.

C'est dans l'évocation des souvenirs du vieux manoir détruit que les sapins, pour avoir abrité les jours heureux de leurs seigneurs, semblent résignés à la langoureuse nostalgie de *leurs jeunes étés*.

2

Maistre François Villon est né à Paris en 1431, l'année que fût brûlée Jeanne d'Arc par les Anglais. Né de parents pauvres, le jeune François Montcorbier dit Desloges dit Villon dût endurer beaucoup de misère. La famine régnait dans Paris lors de sa naissance, par suite du ravage des campagnes par la guerre ; les bêtes sauvages sortaient des bois et venaient enlever des petits enfants jusque dans cette ville même.

La vie de Villon est des plus aventureuses et pleine de contrastes : il eut des relations avec toutes les classes de la société. Il fut clerc tonsuré, parut au château de Blois, chez Charles d'Orléans, fut grand ami de la basoche bruyante de la Sorbonne, fut enfermé au Châtelet pour des équipées peu louables, mais l'artiste garda dans tous ses déboires et ses vilenies un fond d'une nature très généreuse.

"A son retour en France, écrit M. Jean Vaudon, Charles d'Orléans fit de son château de Blois une sorte d'académie où les beaux esprits du voisinage luttaient, comme en un tournoi, pour emporter le prix de la ballade et du rondeau. Un jour, se présente au cercle certain écolier sans souci, sans vergogne, tapageur et libertin, un enfant de Paris, comme on disait alors.

Le concours, ce jour-là, roulait sur ce texte : "*Je meurs de soif auprès de la fontaine.*" Gilles des Ormes, Caillau, tous les poètes ordinaires du prince, le prince lui-même, travaillèrent à l'envi ; il fallut pourtant rendre les armes à ce vagabond mal en point, mal nippé, *sentant la hart de cent pas à la ronde* comme dit Marot, mais à l'escrime des vers jouteur incomparable : C'était Maistre François Villon."

Henry Murger nous avoue : "Ce même Villon, qui avait plus d'une fois essoufflé la maréchaussée lancée à ses trousses, cet hôte tapageur des bouges de la rue Pierre-Lescot, ce pique-assiette de la cour du duc d'Egypte, ce Salvator Rosa de la poésie, a rimé des élégies dont le sentiment navré et l'accent sincère émeuvent les plus impitoyables, et font qu'ils oublient le malandrin, et le vagabond devant cette muse toute ruisselante de ses propres larmes."

"Au reste, parmi tous ceux dont l'œuvre peu connue n'a été fréquentée que des gens pour qui la littérature française ne commence pas seulement le jour où "Malherbe vint" Selon Boileau, François Villon a l'honneur d'être un des plus dévalisés, même par les gros bonnets du Parnasse moderne. On s'est précipité sur le champ du pauvre et on a battu monnaie de gloire avec son humble trésor."

Quant à sa vie quotidienne, Gaston Paris nous apprend que " le triomphe de maître François était surtout dans une écorniflerie très loin, poussée dans l'art de se procurer des " repues franches " c'est-à-dire se procurer de copieux repas et d'amples libations sans payer un seul sou. Il y excellait tellement qu'il faisait en bon prince, profiter ses amis de son talent...

L'auteur des Repues s'écrie avec admiration :

C'estait la mère nourricière
De ceux qui n'avaient point d'argent ;
A tromper devant et derrière
Estait un homme diligent !

Enfin, Rabelais, cité par Théophile Gautier, nous apprend que "maistre François Villon, sus ses vieux jours, se retira à Saint-Maixent en Poitou, sous la faveur d'un homme de bien, abbé dudit lieu. Là, pour donner passe-temps au peuple, entreprit faire jouer la Passion en gestes et langage poictevin."

L'année de sa mort n'est pas connue, ceux qui la donne affirme gratuitement une chose qu'on ne lit dans aucun auteur en " vieil françois ".

:

Léon Clédat nous dit : " Le peu que nous savons sur la vie de Rutebeuf, " c'est dans ses œuvres que nous l'apprenons. Nous ignorons la date de sa " naissance et celle de sa mort. Parmi ses poésies à date un peu sûre, les plus " anciennes sont postérieures de quelques années à la première croisade de " saint Louis, les plus récentes nous reportent à la fin du règne de Philippe le " Hardi. Il habitait Paris, mais rien ne prouve qu'il y fût né. On est porté " d'après certaines rimes, à le faire naître dans la région orientale de la France " Dans la pièce intitulée le *Mariage de Rutebeuf*, il raconte qu'il prit femme le " 2 janvier 1261, " l'an de l'Incarnation mil deux cents, en l'an soissante, " l'année commençant alors à Pâques, il faut traduire 1261, huit jours après la " naissance de Jésus." Ce n'était point sa première femme, comme il nous " l'apprend ailleurs. Celle-ci était pauvre, laide et vieille. C'est une folie " qu'il a commise, mais " un fou qui ne commet pas de folies perd son temps " , " le poète revient plus loin sur sa misère qui a été la conséquence de son ma- " riage, et il en plaisante avec une gaîté quelque peu amère. Pour comble de " malheur, il a perdu l'œil droit, " dont il voyait le mieux " et son cheval s'est " brisé la jambe. Il a mis ses meubles en gage et son enfant en nourrice ; " mais la nourrice, qui ne reçoit pas d'argent, menace de rapporter le petit " criard à la maison. Son propriétaire réclame le paiment du loyer, et le " pauvre Rutebeuf, mal rétabli, sans ressources, sans bois pour son hiver, " presque sans vêtements est abandonné de ses anciens amis. Il adresse sa " complainte au comte de Poitiers, frère de Saint Louis, qui l'a aidé jadis, et " dont il espère un nouveau secours."

" Il a vraiment inauguré et il personnifie au XIII siècle l'esprit français, cet esprit primesautier qu'on retrouvera plus tard chez Villon, chez Marot, Bonaventure des Pèriers, et La Fontaine. Pour la première fois on trouve dans les bons langages de Rutebeuf l'harmonie parfaite de l'idée et de l'expression :

Ce sont amis que vent emporte,
Et il ventait devant ma porte :
Sont emportés !

" Quel est le poète, parmi nos meilleurs, qui n'eût voulu signer ces trois " vers ? "

(Rutebeuf, Librairie Hachette Paris, page 23, 24, 187).